

ARIANE BESSETTE

Université d'Ottawa

Vers le récit d'altération : la traversée des frontières dans *Cargo Vie* de Pascal de Duve

Au début de son récit *L'usage du monde*, Nicolas Bouvier écrit : « Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait¹. » Pour le bouurlingueur suisse, le voyage est le maître et le guide, tandis que le voyageur se laisse porter par lui. Celui qui part, qui « détache les amarres² », réagit à une impression de manque intérieur que comblera peut-être la quête de l'ailleurs et, parallèlement, la quête de soi à travers le contact à l'autre.

Voyageant du 28 mai au 22 juin 1992 à bord d'un cargo entre les Antilles et Le Havre, l'écrivain et philosophe belge Pascal de Duve (1964-1993) entame la rédaction d'un journal. Des annotations consignées lors de cette aventure découlera, en 1993, la parution de *Cargo Vie*³, sous-titré « Vingt-six jours du crépuscule flamboyant d'un jeune homme passionné ». La mobilité et le déracinement qu'offre le voyage engageant chez de Duve une déprise du monde connu, une ultime confrontation à lui-même, à son corps, atteint du sida, auquel il fait face désormais. Par la solitude qu'il crée, ce voyage l'amène à poser un regard lucide sur l'existence, dont ce passage fait foi : « Ce périple est un voyage dans le voyage qu'est ma vie. C'est un défi exaltant : j'allais au devant de l'immense océan, seul avec moi-même, pour méditer, rire, pleurer, et écrire mes pensées, mes joies, mes chagrins. » (*CV*, 43) Nous observerons d'abord les différentes manifestations des frontières dans *Cargo Vie*, qu'elles soient génériques, langagières, spatiales ou mentales, et montrerons que le rapport de l'écrivain à ces dernières se

caractérise par un profond désir de symbiose avec le Monde, son corps malade et, progressivement, la mort. Nous verrons par le fait même de quelle manière le contact avec l'altérité – que nous concevons dans la présente étude non pas seulement en tant qu'instance humaine distincte du « moi⁴ » mais, de façon générale, en tant que ce qui fait état de différence par rapport à l'identité du sujet (maladie, changements corporels ou de l'espace) – engendre chez l'auteur une transformation et une altération à partir desquelles nous envisagerons notre lecture de l'œuvre.

I. Un journal polymorphe

Cargo Vie présente d'abord un jeu sur le plan des frontières génériques, le texte possédant entre autres des caractéristiques de l'écriture personnelle, de la lettre d'amour et de la chronique de la maladie, comme l'indique la quatrième de couverture. Ces diverses facettes, intéressantes à considérer dans leur interaction et dans le tissu qu'elles forment, se greffent au récit de voyage, dont l'un des traits significatifs est précisément le métissage générique. En effet, ce genre recourt, comme le rappelle Claude Reichler, à plusieurs « types de discours » : « ceux du “je”, avec le journal ou l'autobiographie; ceux de l'interlocution, avec la lettre; ceux de l'argumentation et de la description (la relation, l'essai), – quand l'écrivain n'emprunte pas ses modèles au roman ou à la poésie [...] »⁵. De Duve joue lui-même sur le genre qu'emprunte son carnet, disant qu'il est en fait « un journal de bord; ce sera aussi un journal de corps et un journal de cœur » (*CV*, 11). Cette œuvre, dont la base pourrait être le désir d'éloignement qu'implique le déracinement du voyage, se présente sous cette forme plurielle en tant qu'elle constitue un laboratoire, un lieu où se rejoignent divers types d'écriture participant à la quête de connaissance et de vérité de l'auteur.

Au-delà de composantes narratives telles que la présence de dates, une tendance à la rétrospection où le

diariste revisite certains épisodes de son passé, l'instance narrative à la première personne régissant le texte et les formulations abrégées, nous retenons principalement l'aspect fragmentaire du texte et la forte charge intime des consignations⁶, deux caractéristiques qui confirment la filiation générique de l'œuvre au journal intime. Nous avons précédemment abordé le sentiment d'« incomplétude » qui suscite le désir de voyager, tout particulièrement chez un sujet se plaçant en état d'ouverture à l'autre et à la transformation pouvant s'effectuer chez lui par le contact interrelationnel⁷. Cette disposition à la transformation que le voyage peut opérer chez le sujet s'avère un point fondamental dans *Cargo Vie*, de Duve percevant l'altération de soi comme un objectif central de son périple. Ce dernier trait toutefois n'est pas propre à tout récit de voyage. En effet, dans maints textes appartenant à ce genre, l'écrivain-voyageur, s'il est avide de connaissances, ouvert à l'autre et curieux, ne se voue pas nécessairement à une altération intérieure de sa personne. Les descriptions détaillées, souvent marquées d'exotisme, récurrentes dans ce corpus, font place chez de Duve à des annotations concentrées sur la mutation intérieure de l'auteur. Ainsi, ce n'est pas tant la destination qui compte que le passage entre deux lieux et la transformation de soi s'opérant à travers celui-ci.

Comme le note Françoise Simonet-Tenant, l'impression d'incomplétude rejoint les conditions menant souvent à la rédaction du journal intime, pouvant aussi caractériser la motivation du voyage de l'écrivain. En effet, selon elle, les carnets personnels sont fréquemment entamés lorsque l'identité du sujet se voit mise en danger ou, tout au moins, se trouve dans une situation de vulnérabilité. Aussi l'écriture journalière est-elle fréquemment liée à des expériences physiques de détresse (souffrances de la vieillesse et du déclin de soi, maladie), de transformation (troubles de l'adolescence, grossesse), à des situations d'enfermement (journaux de prison, de captivité), à des crises affectives (amour, deuil, séparation, douleur de la solitude),

spirituelles et intellectuelles ou à des périodes de profonds bouleversements⁸.

Par la tenue de son journal de bord, de Duve note de nombreuses réflexions, cherchant des réponses à des questionnements sur des événements antérieurs, comme sa rupture récente, dans une écriture forcément très intime, menée par un « je » en quête personnelle, mais également sensible à ce qu'il y a autour de lui : les conversations, les scènes paysagères, principalement formées de la mer et du ciel, etc. *Cargo Vie* suit alors l'évolution de la pensée de l'auteur, dont les fluctuations sont transcrites quotidiennement, en même temps que le parcours géographique qu'il a entrepris, mécanisme d'écriture récurrent dans le récit de voyage. Remarquons également que ces deux types d'éléments, que l'on pourrait qualifier d'intérieurs et d'extérieurs à l'auteur, s'influencent mutuellement et sont mis en relation par ce dernier : « La Mort, l'amer, la mer, l'amour : un seul phonème de différence [...] un jour prochain, pour mon esprit qui s'éteint, même la mer coulera dans ses propres profondeurs. » (CV, 33)

Dans ses analyses croisées d'œuvres d'Hervé Guibert, de Gilles Barbedette et de Pascal de Duve, Stéphane Spoiden explique que le processus de reconstruction personnelle chez ces auteurs de la littérature du sida « se cristallise par deux lignes de fuite principales que sont le voyage et l'écriture⁹ », ces dernières se développant en interrelation et s'enrichissant l'une l'autre. C'est ainsi que le voyage, comme le constate Spoiden, se veut à la fois physique et psychologique. Ces « lignes de fuite » développées dans *Cargo Vie* deviennent les ressorts d'une profonde quête de réélaboration identitaire et, par le fait même, d'une entente intérieure, favorisées par le périple, par le mouvement vers l'autre. Si le voyage est un moyen de s'évader d'une condition de vie pénible, il est également un espace de rencontre avec soi-même, d'un face à face d'une extrême sensibilité. Partir, dans ce cas, non pas tant pour échapper à une situation que pour se (re)trouver.

L'entreprise littéraire de *Cargo Vie*, dont les fondements sont le voyage, mais encore plus la maladie fragilisant les repères et les assises identitaires de l'auteur, est aussi celle d'une ultime tentative de reconstruction de sens telle que la conçoit David Le Breton dans son étude du phénomène de la douleur. La souffrance, soit la douleur parvenue à un stade incontrôlable, dépourvue de sens et menaçant l'intégrité physique et psychologique de l'individu, fragmente le rapport à l'existence de ce dernier et contamine sa vision du monde. Ce que le sujet en souffrance ressent le plus difficilement consiste, au-delà de l'atteinte physique, en l'atteinte à un système de sens désintégré par la maladie, qui entraîne souvent à son égard une incompréhension, un sentiment d'injustice ou de culpabilité. Cet éclatement des valeurs et des repères identitaires du sujet engendre alors un processus de transformation et de restauration du sens associé à la douleur vécue, dont le voyage et l'écriture, chez de Duve, se font les témoins, comme nous le verrons. La particularité de son œuvre réside dans son désir manifeste de déjouer le pessimisme, la douleur et le fatalisme qui entourent l'expérience du sida et dans celui d'embrasser la solitude, préfiguration de la mort, par le biais de l'éloignement physique. Le Breton souligne en outre les bienfaits de l'élaboration narrative et du récit pour un sujet malade, en tant qu'ils constituent des lieux de réflexion, d'inscription significative, de résistance et de maintien identitaire¹⁰.

II. Franchir les limites de l'inexprimable

Un autre pôle de l'existence affecté par la douleur est celui de la communication, en l'occurrence, l'incommunicabilité liée à cette expérience, son indicibilité. Le passage de la douleur, généralement éphémère et relativement maîtrisable pour l'individu, à la souffrance, synonyme de déconnexion avec le monde et d'isolement, s'accorde à un phénomène de « mise en déroute¹¹ » langagière. Les modes d'expression de la douleur, le cri, la plainte ou les pleurs,

complexifient en effet la communication pour le sujet. Tandis que le malade se trouve coupé du monde, à la fois incapable de se représenter sa propre maladie et de transmettre ses impressions, un réseau de métaphorisations et de comparaisons vient pallier l'intraduisible. Ce sont dans ces lacunes langagières que les récurrences de stéréotypes et de clichés, comme les travaux de Susan Sontag le montrent également¹², se déploient :

Un halo de métaphores tente maladroitement de recouvrir le halo de douleur. Par ce détour commode, l'ineffable de la douleur perd une part de ses ambigüités, elle entre dans un langage susceptible d'être partagé, et, au-delà, elle assure une prise de sens, minimale sans doute mais non négligeable¹³.

Dans *Cargo Vie*, la forme elliptique des consignations du texte personnel, rassemblées par jour daté, accorde au blanc une place centrale, marque typographique symbolisant, de Duve le note lui-même, cet « indicible » (*CV*, 64). Le journal intime devient ainsi le destinataire d'une confiance difficile à formuler, un sentiment qui ne se traduit pas par les mots, perçu sans doute comme une limite ressentie par l'auteur tiraillé entre un désir et un besoin intenses de témoigner et une opacité langagière l'en empêchant. Comme le remarque Roger Chemain au sujet de la littérature concentrationnaire¹⁴, de Duve cherche, par l'écriture, à en dépasser les frontières. Il veut être fidèle à sa perception, trouver sa propre façon de dire, son écriture devenant alors, comme l'explique Isabelle Daunais au sujet du récit de voyage, un lieu idéal d'expérimentation et d'invention où le conteur doit trouver ce qui, dans le langage, lui permet de dépasser le voyage; un lieu où l'épreuve de dire a non seulement pour enjeu la juste représentation de l'image, mais surtout le propre pouvoir du récit. Car le voyage est pour l'écriture l'occasion de tous les

dangers : danger de mal dire, danger de ne pas dire, danger de ne pas savoir dire¹⁵.

Ce « danger de ne pas savoir dire » se perçoit dans *Cargo Vie* dans un effort manifeste, également présent dans *L'Orage de vivre* paru en 1994, de trouver le registre juste, l'auteur multipliant les jeux de mots (*CV*, 10), les retours à l'étymologie de certains termes et les transformations nominales : « Le moment venu, j'aimerais mourir. Et ne présenter comme seul stigmate de ma passion que la légère tension d'un sourire serein. » (*CV*, 51) C'est donc un travail intense sur la signification, le sens octroyé à l'épreuve de la maladie et la transmission, que déploie l'œuvre de Duve. L'écriture lui permet de se confronter au devoir de trouver les mots adéquats, d'évoquer une sensation, d'égaliser l'image perçue par sa formulation. Il s'agit de dépasser les limites du langage et les possibilités qu'il recèle, de voir au-delà des mots et des formules d'usage, pour révéler, enfin, un au-delà de la maladie. *Cargo Vie* représente alors une quête de sens, cherchant à transgresser de multiples frontières afin de parvenir à une vérité, réflexe de survie s'opérant, selon Paula Treichler, afin de « symboliser, signifier et interpréter la maladie¹⁶ »; de transgresser l'idée rigide et douloureuse de la mort. La « thanatographie¹⁷ » s'efforce de satisfaire un désir de compréhension du phénomène, en même temps qu'elle transmet un témoignage. Son auteur devient lui-même un chercheur œuvrant sur la maladie, à la recherche d'une cure sinon scientifique et physique, du moins psychologique, par le biais de l'écriture thérapeutique. Cette quête de sens va toutefois de pair avec l'irréversibilité de la maladie qu'engendrent le virus et son actualisation par l'écrit. Le processus d'écriture singularise la maladie et l'auteur la fait sienne dans un mouvement paradoxal d'appropriation et d'expulsion hors de lui-même.

L'aspect morcelé de *Cargo Vie* suit le mouvement de la pensée de l'écrivain, dont les facultés intellectuelles et motrices sont gravement atteintes par une encéphalopathie affectant entre autres sa mémoire et sa concentration. Les

annotations, brèves et singulièrement intenses, peuvent de cette façon représenter les moments particulièrement lucides de l'auteur et de soudains éclairs de pensée qu'il transcrit sur papier. Nous pouvons aussi penser que les blancs du texte, au-delà de la difficulté à trouver les mots adéquats pour exprimer l'expérience vécue et de la matérialisation des absences et des prises de conscience momentanées découlant de la maladie, symbolisent le silence auquel est confronté le malade du sida, de même que le vide créé par l'éloignement de certains proches et la perte d'innombrables amis. Par ces espaces typographiques, que l'on peut par ailleurs rapprocher de ceux présents dans les journaux intimes d'Hervé Guibert¹⁸, le texte semble viser une plus grande humanisation de la condition du malade, de Duve devenant le porte-parole de ses « frères sidérés qui se calfeutrent dans le mutisme » (CV, 45). Il est en outre intéressant de remarquer que la forte présence de ces blancs dans le texte diverge du réflexe qu'ont bon nombre d'écrivains-voyageurs s'adonnant à des descriptions très détaillées des lieux visités. L'écrivain-voyageur qu'est de Duve tient, au-delà du désir de conserver par le biais de l'écriture des impressions et des détails lors du voyage, à sentir et à saisir intensément ce dernier périple qu'il vit. Sa sensibilité à l'égard de toute manifestation spatiale et intérieure se comprend d'ailleurs dans le processus d'acceptation se développant à mesure que le cargo avance : « Vivre, tout simplement, sur cet immense cargo rond, bleu et silencieux, qui m'émerveillera toujours plus, comme si VIH, à la fois tendre et cruel, voulait m'offrir cet éblouissement croissant avant de me proposer la Mort. » (CV, 117)

Il se développe dans l'œuvre une diminution de la distance et des frontières entre lecteur et auteur, entre bien-portants et malades, un renforcement du sentiment de solidarité unissant ces derniers, mais surtout la transmission de l'émerveillement, de l'hypersensibilité et de la transformation que peut procurer le sida dans l'existence, ce même cri du cœur que de Duve lancera lors de son passage à l'émission *Ex-libris* peu après la parution de *Cargo Vie*¹⁹. Se

perçoit également un amenuisement des limites entre l'auteur et son corps – « Vingt-huit ans, donc psychologiquement jeune, et sidéen "avancé", donc fatalement vieux. Cette vieillesse-là [...] est une espèce de grâce qui, pour ceux qui tâchent de faire face, aiguise le vécu de l'émerveillement » (*CV*, 44-45) –, entre son corps malade et son esprit sensible et lucide, alors qu'il se trouve dans un profond état de solitude illustré par l'image du cargo « microscopique » (*CV*, 29), renvoyant à la petitesse ressentie face à la maladie et à la mort.

Les blancs, ce sont finalement ceux du silence, notamment celui laissé par l'absence d'E., l'ancien amant de l'auteur, qui l'a quitté lorsque son état de santé s'est aggravé. Les espaces deviennent alors les restes de leur histoire d'amour, toutes ces phrases lui étant destinées qui ne trouvent pas de réponse, rejoignant cette idée de Barthes : « Comme désir, la lettre d'amour attend sa réponse; elle enjoint implicitement à l'autre de répondre, faute de quoi son image s'altère, devient autre²⁰. » Dans ce cas-ci, une altération du souvenir de l'autre créée par la distance tant physique que psychologique.

À la source de ce périple entamé par l'auteur se trouve en effet le désir de se désengorger et de se déprendre d'un « inconsolable chagrin d'amour » (*CV*, 10), le texte devenant alors, sous la forme d'une rétrospection amoureuse, la dernière lettre qu'il adresse à E. : « Condoléances muettes, sans fleurs ni couronnes, avec disparition hâtive des restes, ces restes que j'ai fini par cesser de t'adresser : un jour ma plume s'est tue – pour maintenant t'écrire ceci, ma Dernière Lettre, lettre d'amourtume. » (*CV*, 24) À ce sujet, Lydia Lamontagne, dans son article « L'écriture du SIDA et le transgénérique dans la littérature française », constate à raison le jeu intéressant des pronoms dans l'œuvre, illustrant de plus l'hybridité générique qui la caractérise : le « je », qui signe le pacte autobiographique et le processus de dévoilement de soi; le « tu » référant à E. et accentuant l'importance du genre épistolaire dans ce texte croisé; le « nous », plutôt discret,

garant du sentiment de solidarité entre les malades du sida²¹. Ces pronoms, au-delà de la première personne régissant habituellement le journal intime, représentent selon nous le désir de communication et de partage à la base de l'entreprise de l'écrivain.

III. Partir pour s'altérer

S'il s'associe au récit de voyage en raison du contexte d'écriture, de la structure chronologique reprenant les déplacements suivis, de la présence des descriptions spatiales et des questionnements personnels qu'engendre la mobilité, *Cargo Vie* devient avant tout ce que l'on peut concevoir, suivant la réflexion de Daniel Castillo Durante, comme un « récit d'altération », soit un récit de déplacement où le voyageur, au contact des diverses formes d'altérité (spatiales, linguistiques, culturelles, etc.), s'ouvre à la transformation résultant du rapport à l'autre²². Pour que celle-ci s'opère, il faut que le regard posé sur le monde soit dénué de tout désir d'instrumentaliser et de maîtriser l'autre.

Le titre, *Cargo Vie*, instaure d'ores et déjà l'union de la mobilité et de la vie. Il matérialise l'importance du mouvement contre la mort et d'un déplacement simultanément intérieur. L'identité de l'auteur, qu'ébranlent la maladie, le voyage et l'écriture, n'est alors pas figée, mais en perpétuelle évolution. Le second terme, « Vie », ainsi accolé au moyen de transport, marque, d'une part, ce souffle nouveau rendu justement possible par le déplacement et, d'autre part, l'issue du périple, qui n'est pas la mort, mais bien la vie, sous son aspect illimité et « infini », les occurrences de ce dernier épithète étant nombreuses dans le texte (*CV*, 14, 91 et 99). Rappelons que le lieu d'arrivée revêt ici une importance minime : le passage d'un lieu à l'autre, d'un état du corps à l'autre, se révèle premier.

Ce pouvoir d'altération du voyage, qui imprègne déjà le titre, se veut en fait le moteur du récit. De Duve explique avoir entamé ce « voyage initiatique » pour découvrir, « se

découvrir », ainsi que pour « s'émerveiller²³ », désir instauré dès les premières pages. Le processus d'extraction de soi (CV, 11), de déprise, lié au ressentiment d'un manque, coïncide avec le développement d'un nouveau rapport à l'existence, rapport métamorphosé à la fois par le voyage et par la maladie, comme le suggère ce passage : « La maladie paraît, illusion d'optique, grandir mes yeux, comme écarquillés, les rendant effarouchés, mais aussi avides de voir, étonnés, Monde et miroir. » (CV, 17) Le virus et le voyage jouent donc le même rôle initiatique. Il s'agit d'abord d'une altération physique, le sida marquant le corps et les facultés intellectuelles et mentales de l'auteur, alors que le voyage instaure un processus d'acceptation et d'apprivoisement de la mort à venir. L'auteur mentionne d'ailleurs que son « corps vit une mutation perpétuelle pour laquelle [il] [s]e passionne » (CV, 92), et le voyage accompagne et suit ces changements psychologiques et corporels (CV, 61-62). Or ce récit d'altération présente surtout une mutation d'une certaine vision de l'existence enclenchée par l'arrivée de la maladie.

L'irréversibilité de la maladie engendre en effet de nouvelles visions existentielles, le quotidien étant perçu à travers un regard transformé par l'épreuve du sida. À ce sujet, Spoiden remarque que « l'injonction de la maladie assujettit et constitue le sidéen. La seule issue envisageable à cette impasse est de créer un nouveau rapport avec la vie qui lui permettra de se dérober à la maladie et de la dépasser²⁴ ». Cette transformation existentielle grâce à la maladie, cette « douleur [qui] métamorphose », comme l'explique Le Breton²⁵, prend une ampleur significative chez de Duve, qui exprime à maintes reprises « son amour » du virus, dans la mesure où il lui fait voir la vie sous un nouveau jour, l'amenant même à un état d'éblouissement. Le témoignage, que de Duve associe étymologiquement à un « testament » (CV, 46), dévoile un rapport différent à la maladie, dont il ne cherche pas à se défaire, à se désunir, mais dont il traduit à plusieurs reprises les pouvoirs et même la beauté, cherchant à l'embrasser. Dans *Lettres à un ami disparu*, Michel Robert

consigne des réflexions à la suite du décès de l'écrivain ainsi que des pensées qu'il aurait aimé lui communiquer. Il cite de Duve au sujet de l'intensité que procure la maladie dans son existence, que l'écrit peut transmettre aux malades et aux lecteurs :

Cette maladie, qui malheureusement touche de plus en plus de gens, doit pouvoir être combattue par des témoins. Des témoins qui montrent [...] qu'ils n'arrêtent pas, qu'ils ne cessent pas de sourire à la vie comme elle peut encore, elle, leur sourire. Qui n'arrêtent pas de se rendre compte que l'émotion fait battre leur cœur, peut-être même plus et de façon plus ardente qu'auparavant. Et depuis que je suis séropositif et a fortiori depuis que la maladie, la phase aiguë, s'est déclenchée, je vis, je vous prie de me croire à ce sujet, des moments d'intensité de vie sans précédent pour moi²⁶.

Bien avant l'altération propre au voyage, la transformation et le décroissement propres au nomadisme, c'est avant tout le sida, cette altérité ancrée au plus profond du corps, qui transforme la perception et en vient, en quelque sorte, à écrire le récit (CV, 13) à la place de Pascal de Duve. Le nomadisme et le contexte du voyage alimentent et rendent propices cette renaissance et cet éveil au monde qui s'amorcent avec le départ, dont le sens est double. L'idée d'émerveillement face à l'altérité relève d'ailleurs de ce deuxième regard que le sujet pose sur ce qui l'entoure, comme si une autre personne percevait le monde pour une première fois ou pour une dernière, ce dont la récurrence de l'adjectif « nouveau » dans l'œuvre témoigne : « Je me livre à la mer pour combattre l'amer. Ses flots infinis rythmeront, de partout, une *nouvelle* symphonie, mon *nouveau* chant de vision. » (CV, 14; nous

soulignons) Se coupant de ses proches et du monde qu'il connaît, de Duve note qu'à la base de ce voyage se trouve un besoin de se « préserv[er] » en demeurant « le plus solitaire possible » (CV, 38). La « solitude essentielle²⁷ » recherchée rappelle ainsi cette solitude sans laquelle on n'écrit pas, à partir de laquelle est propulsée l'écriture, ce retrait propre aux besoins de l'écriture, comme l'explique Duras dans *Écrire* et à laquelle Rilke fait également allusion²⁸, qui « ramène à une sauvagerie d'avant la vie²⁹ » ou, comme la lecture de *Cargo Vie* peut le laisser croire, à une sauvagerie d'avant la mort.

Le dépassement des limites et l'atténuation des frontières mobilisent donc le texte. De Duve souhaite d'abord « dépasser » son histoire d'amour avec E., puis la maladie, et il note qu'à la fin du voyage, il aura l'impression de ne pas y avoir succombé; dépasser finalement ses craintes, ce que l'on perçoit à travers un désir constant d'appivoiser la mort, d'en saisir la magnificence. Ainsi, le récit d'altération est bien celui du mouvement physique alors que le bateau traverse la mer, mais également un mouvement vers la mort. L'auteur se distancie alors du rôle « passif » acculé au malade, dans un processus d'agentivité où ce n'est plus la mort qui s'avance vers lui, mais bien lui qui s'« avance » vers elle (CV, 17), écrivant « en même temps qu[']elle » (CV, 87). Si les déplacements se font plus difficiles, en raison des problèmes d'équilibre de l'auteur, c'est le bateau qui assure ce mouvement, associé à la vie et distinct de la maladie, tandis que, comme le dit de Duve : « L'immobilité, c'est la Mort. » (CV, 28)

Par ailleurs, cette ouverture à l'autre, au Monde et à la mort, dont le récit de voyage se fait le témoin, procède d'un désir absolu de fusion et de symbiose marquant les pages. Le rôle de l'écrivain passe ici d'un état contemplatif et passif à un état actif et participatif. De façon révélatrice, de Duve mentionne son désir de recevoir après sa mort non pas un enterrement, mais un « encièlement » (CV, 43), marquant un souhait d'union avec le cosmos, qu'il décrit plus tard ainsi : « Je prépare stoïquement ma fusion avec l'Univers, que je

contemple de mes yeux tant que je peux, et de mon cœur j'essaie d'imaginer la partie invisible de son infinie grandeur.» (CV, 99) Enfin, si plusieurs récits du sida, principalement ceux du début de l'épidémie, accordent une place importante à la quête de l'origine du virus, ce qui pourrait être attendu dans ce récit relatant un voyage en cargo, cette quête semble évacuée de la pensée de de Duve. Nous constatons plutôt une certaine distanciation par rapport aux discours sociaux sur le sida, tandis que l'écrivain désire rendre le sien singulier et « unique » (CV, 106) et peut-être ainsi dépasser l'étiquette de la maladie afin d'expérimenter ce qu'elle lui permet d'appréhender différemment.

Conclusion

Pour David Le Breton, le corps individualiste moderne se conçoit lui-même en termes de frontières : celles qui protègent, isolent et en viennent parfois à enfermer, croyons-nous, l'individu en lui-même. Ce corps, « fonctionn[ant] à la façon d'une borne frontière pour délimiter en face des autres la présence du sujet³⁰ » et dont les rapports avec autrui paraissent marqués par une sorte de distance irrépressible, voit son isolement affermi par la maladie. Dans le cas du sida, il s'agit d'une mise à l'écart en raison de la stigmatisation et de l'exclusion des malades; de la solitude et du sentiment d'incompréhension qu'ils vivent, appartenant depuis l'apparition de leur douleur à une sphère différente, à un monde distinct de celui de leurs proches³¹ et de la société en général; une impression de retrait par rapport à l'existence, enfin, tandis que la mort prématurée du malade s'avère l'issue du sida. À l'intérieur de ce corps coupé de lui-même et des autres, la maladie, non pas restreinte à une seule région corporelle ou à un membre, franchit toute frontière, gagnant progressivement l'individu en entier. Or, ce que *Cargo Vie* donne à lire relève d'une symbiose et d'un amour de son propre corps et même de la maladie, d'une soif de connaissance et d'une urgence de vivre évinçant le repli sur

soi dont souffre souvent le malade³². Au contraire, rappelons-nous que c'est dans un mouvement constant vers l'autre que se déplace le texte, à mesure que le voyage se déroule, à mesure qu'une altération profonde, à la base de l'entreprise de l'auteur, s'installe chez lui.

Il s'avère en somme que l'amenuisement des frontières se perçoit dans la nature hybride de ce texte de Pascal de Duve, puis dans un effort constant de dépasser les limites géographiques, langagières et existentielles, amenuisement suivant un double déplacement spatial et mental. Si le récit de voyage habituel suscite chez le lecteur un désir de connaître le monde, ce récit d'altération, physique et psychologique, vise avant tout à communiquer ce que nous formulerons par un cliché prenant chez de Duve toute sa signification, soit la beauté de la vie, l'impératif, tandis que l'on pourrait croire que la mort vient vers nous, de la devancer, de se diriger vers elle, avec émerveillement.

Notes

¹ Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, Paris, Payot et Rivages, 2001 [1963], p. 12.

² *Id.*

³ Pascal de Duve, *Cargo Vie*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1993. Désormais, les références à cet ouvrage seront signalées par la seule mention *CV*, suivie du folio.

⁴ Selon Sartre, « autrui » est « celui qui n'est pas moi et que je ne suis pas. Ce ne-pas indique un néant comme élément de séparation donné entre autrui et moi-même [...] [A]utrui m'apparaît empiriquement à l'occasion de la perception d'un corps et ce corps est un en-soi extérieur à mon corps ». (Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant : essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1943, p. 285-286.)

⁵ Claude Reichler, « Avant-propos », dans Adrien Pasquali (dir.), *Le tour des horizons. Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994, p. XVI.

⁶ Voir Alain Girard, *Le journal intime*, Paris, PUF, 1986, 638 p. Nous avons aussi collaboré aux études sur ce genre dans le contexte de la maladie : « L'interaction du corps et de l'espace dans le Journal de Marie Uguay », mémoire de maîtrise, Montréal, Département d'Études françaises de l'Université Concordia, 2010, 125 p.

⁷ Daniel Castillo Durante, *Les dépouilles de l'altérité*, Montréal, XYZ, 2004, p. 39. Castillo Durante explique que « pour qu'il y ait dévoilement de l'autre en tant qu'altérité infrangible, il faut que le soi se déprenne de la crispation identitaire qui le maintient en suspens », bref qu'il n'entre pas en confrontation avec l'autre et qu'il s'ouvre à la transformation pouvant découler de leur contact (p. 26).

⁸ Françoise Simonet-Tenant, *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, 2004, p. 95.

⁹ Stéphane Spoiden, *La littérature et le sida. Archéologie des représentations d'une maladie*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2001, p. 83.

¹⁰ David Le Breton, *Expériences de la douleur. Entre destruction et renaissance*, Paris, Métailié, coll. « Traversées », 2010, p. 84-88.

¹¹ *Ibid.*, p. 47.

¹² Le recours aux métaphores et aux stéréotypes dans l'expression entourant le sida est entre autres étudié par Susan Sontag dans *Le sida et ses métaphores*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1988, 121 p.

¹³ David Le Breton, *op. cit.*, p. 51.

¹⁴ Roger Chemain, « Dire l'indicible à la première personne : expérience concentrationnaire et récit autobiographique », dans *Autobiographie et fiction romanesque : autour des Confessions de Jean-Jacques Rousseau*, actes du colloque international, 11-13 janvier 1996, Nice, Association des publications de la Faculté des lettres de Nice, Paris, CID diffusion, p. 243-251.

¹⁵ Isabelle Daunais, « Après l'écriture, le voyage », *Liberté*, vol. XXXV, n^{os} 4-5 (208-209), 1993, p. 160.

¹⁶ Paula A. Treichler, « AIDS, Homophobia, and Biomédical Discourse as Epidemic of Significations », dans Douglas Crimp

(dir.), *AIDS : Cultural Analysis/Cultural Activism*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1988, p. 31-70.

¹⁷ Isabelle Décarie, « Thanatographies. Écriture de soi et anticipation de la mort chez Hervé Guibert, Marguerite Duras et Marcel Proust », thèse de doctorat, Montréal, Département d'Études françaises de l'Université de Montréal, 2000, 374 p.

¹⁸ Hervé Guibert, *Le mausolée des amants. Journal 1976-1991*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001, 561 p. et *Cytomégalovirus. Journal d'hospitalisation*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, 93 p.

¹⁹ Pascal de Duve, entrevue à l'émission *Ex-Libris* en 1993, <http://vimeo.com/33892828>, page consultée le 22 mai 2012.

²⁰ Roland Barthes, « L'absent », dans *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Tel Quel », 1977, p. 189.

²¹ Lydia Lamontagne, « L'écriture du SIDA et le transgénérique dans la littérature française », *Voix plurielles*, vol. I, n° 2, 2005, p. 6. Lamontagne développe également sa lecture de *Cargo Vie* dans une perspective diaristique, montrant les divers croisements génériques dans des œuvres d'Alain-Emmanuel Dreuilhe, de Pascal de Duve et d'Hervé Guibert.

²² L'expression « récit d'altération » a été développée par Daniel Castillo Durante dans le séminaire « Littérature nomade », donné au Département de français de l'Université d'Ottawa en 2011. Les concepts de « déprise » et d'« altération » du voyageur ainsi que la proposition voulant que *L'usage du monde* soit un récit d'altération y ont été discutés à partir de l'essai *Les dépouilles de l'altérité*.

²³ Pascal de Duve, entrevue à *Ex Libris*, *op. cit.*

²⁴ Stéphane Spoiden, *op. cit.*, p. 70.

²⁵ David Le Breton, *op. cit.*, p. 71

²⁶ Robert Michel, *Pascal de Duve. Lettres à un ami disparu*, Tournai, La Renaissance du Livre, 2001, p. 47.

²⁷ Maurice Blanchot, « La solitude essentielle », dans *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1955, p. 13-32.

²⁸ « Il est bon d'être seul parce que la solitude est difficile. Qu'une chose soit difficile doit nous être une raison de plus de nous y tenir. Il est bon aussi d'aimer; car l'amour est difficile. » (Rainer Maria

Rilke, *Lettres à un jeune poète, suivies de réflexions sur la vie créatrice* par Bernard Grasset, Paris, Grasset, 1937 [1929], p. 73-74.)

²⁹ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 28.

³⁰ David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 2005 [1990], p. 23.

³¹ David Le Breton, *Expériences de la douleur*, *op. cit.*, p. 49.

³² Spoiden observe chez les auteurs atteints du sida un « double mouvement simultané de rapprochement vis-à-vis des autres et de repli sur soi » (Spoiden, *op. cit.*, p. 65). Chez de Duve, nous retenons davantage le geste et l'attraction vers l'autre qu'un enfermement sur soi.